

fraîche date se paie encore à un prix peu élevé ; mais le travail n'y vaut pas grand'chose, attendu que les ouvriers ne connaissent que médiocrement leur métier.

En 1898, sur 65,000 ouvriers employés dans les filatures de coton, 32,000 avaient moins d'un an de pratique et 14,000 moins de deux ans. On assure même que le personnel dirigeant n'est pas beaucoup plus capable, " et cela, en grande partie, par suite de cet orgueil invétéré des Japonais, qui les fait se persuader qu'avec une vague instruction théorique, ils sont aptes à réaliser ce qu'ils ont vu réussir ailleurs."

Aussi, pour les filatures de coton, qui sont la plus grande industrie récente du Japon, sur 71 Compagnies qui existaient en 1898, on en a compté 37 qui étaient en perte, contre 31 seulement qui réalisaient des profits. Trois autres paraissent équilibrer dépenses et recettes.

C'est une constatation rassurante pour ceux qui voyaient déjà les filatures de nos contrées concurrencées par les filatures japonaises. On voit que, malgré les bas prix de la main-d'œuvre, le danger n'est pas imminent. Déjà, au Japon, les ouvriers commencent à se montrer plus exigeants et là, comme ici, la question sociale ne tardera pas à surgir pour accroître les frais de la production.

Il faut remarquer aussi que, d'après les documents officiels concernant le Japon, les charges publiques y suivent une marche continuellement ascendante. En 1886, le nombre des fonctionnaires était de 40,000 environ ; il s'élevait à plus de 68,000 en 1898 et la moyenne des traitements s'est accrue aussi. En sorte que, le budget étant de plus en plus obéré, les impôts deviennent de plus en plus lourds, ce qui n'est pas le moyen de rendre l'industrie prospère.

Ces divers renseignements calme-

ront vraisemblablement les trop vives inquiétudes sur la concurrence que le Japon peut, au moins d'ici quelques années, exercer dans des industries pratiquées en Europe depuis très longtemps et qu'il ne connaît que depuis peu. Il n'y a présentement que ces industries qui soient pour nous menaçantes. Le péril de l'invasion des produits fabriqués au Japon laisse encore à l'Europe le temps de prendre les mesures nécessaires pour défendre ses marchés.

Pour donner un exemple du trafic que le Japon entretient avec l'Europe, nous citerons quelques chiffres se rapportant à son mouvement d'échanges avec la France.

Les exportations françaises au Japon ont peu varié depuis cinq ans : elles atteignaient pour 1893 un chiffre supérieur à 11,000,000 fr et, pour 1898, on trouve un peu plus de 12,000,000. Ces exportations consistent, pour la plus grande partie, en tissus de laine et, pour 1,000,000 environ, en armes.

Les importations françaises n'ont pas conservé la même stabilité. En 1893, la France recevait pour 60,500,000 fr d'objets fabriqués au Japon, et seulement pour 53,000,000 en 1898. La diminution porte presque entièrement sur les importations de soie brute et bourre de soie destinées à être manufacturées. Il y a aussi des moins-values dans l'entrée en France des articles de bimbeloterie japonaise, tels que porcelaines, éventails et menus objets de ce genre.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les Japonais ne laissent échapper aucune occasion de prendre contact avec les différents pays d'Europe afin de les bien connaître et de s'y faire connaître eux-mêmes. Aucune puissance ne se prépare avec plus d'ardeur à l'Exposition universelle de 1900 à Paris. Le Japon y occupera une superficie de 2000 m dans